

*Elle est toujours là...*

*Stéphane Lemonnier*



Stéphane Lemonnier

Elle est toujours là...

© Stéphane Lemonnier, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5806-3

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**Vendredi 8 mars 2019**

Elle est là devant moi faisant mine de ne pas me reconnaître. La tête plongée dans son magazine de mode, elle tourne les pages une à une sans vraiment s'arrêter sur une page en particulier. Cela me conforte dans l'idée qu'elle m'a reconnue, mais qu'elle ne souhaite pas m'adresser la parole. Ce n'est pas grave, la regarder me suffit. Quand la rame de métro arrive à la station « Chaussée d'Antin », je la vois se presser pour ramasser ses affaires et s'apprêter à se lever. Elle se faufile entre les autres passagers pour atteindre la porte et ainsi pouvoir descendre sur le quai. Sans qu'elle s'en aperçoive, j'ai décidé de la suivre. L'idée m'a pris comme un coup sur la tête, je ne sais pas encore si je vais finir par l'aborder ou seulement la suivre pour voir vers quel endroit elle se rend. Pour le moment, on sort à l'air libre et je la suis lorsqu'elle emprunte le boulevard Haussmann en direction de l'opéra. Son pas est rapide. Est-ce parce qu'elle s'est aperçue que je la suivais ou alors c'est juste, qu'elle est en retard. Maintenant, on tourne à gauche dans la rue Scribe, j'ai du mal à la suivre avec tout le monde qu'il y a autour de nous. En même temps, le quartier Opéra est toujours envahi de touristes accrochés à leurs appareils photos ou Smartphones et de Parisiens qui font leurs courses dans les grands magasins des grands boulevards ou qui sortent des cinémas du boulevard des Italiens. En évitant une Japonaise stéréotype de la touriste du genre, j'ai seulement le temps de la voir tourner à droite sur le boulevard des Capucines. En arrivant à mon tour sur le boulevard, je l'ai complètement perdue de vue. Il m'est impossible de la retrouver à travers la foule qui s'amasse autour de moi. Et pour ne rien arranger, deux cars de touristes sont en train de déverser sur le large trottoir une flopée d'Asiatiques hurlants de plaisirs. Le passage à travers eux devient presque impraticable. Sans me démonter, je continue mon chemin et je tente de la retrouver dans la rue Édouard VII, mais c'est peine perdue. Elle a disparu et je n'ai aucune idée de la direction qu'elle a pu prendre. En même temps, je me rends compte qu'il m'aurait été impossible de l'aborder de but en blanc. Une image fulgurante traverse mon esprit et me rappelle que lors de notre dernière rencontre cela ne s'était pas très bien passé.

**Mercredi 20 mars 2019**

Il est 17 h 30 quand le commissaire Philippe Siblas arrive rue de Roquépine dans le huitième arrondissement de Paris. Il y a plusieurs voitures de police qui bloquent les entrées de la rue et pas mal d'agents sont chargés de disperser les badauds et voisins curieux. Il n'a aucune difficulté à trouver l'endroit du crime pour lequel il a été appelé. La nuit est en train de tomber et les lumières des projecteurs dessinent déjà des ombres informes sur la façade de l'immeuble Haussmannien en plein ravalement. Il montre sa plaque vers chaque personne qu'il croise avec un regard suspicieux. Ce qui est tout à fait normal quand on part du principe qu'il n'a rien d'un flic. Il n'a ni l'allure, ni le comportement. Il est de taille moyenne, les cheveux châtain clair, la silhouette bien élancée et le visage clair. Il a les yeux vert émeraude, ses lèvres sont fines, mais bien dessinées, son nez est fin et allongé. À part les petits cernes qui commencent tout juste à se dessiner sur son visage, rien ne laisse deviner qu'il ne dort que quatre à cinq heures par nuit et qu'il vient de franchir le cap de la quarantaine. Son épouse, Muriel après 17 ans de mariage le trouve toujours aussi séduisant, et reste vigilante dès qu'il lui annonce qu'une nouvelle stagiaire ou équipière vient d'intégrer son commissariat. Elle a beau être sûre de ses sentiments, cela ne l'empêche pas d'être encore jalouse. Cependant, elle se rassure en se rappelant qu'ils ont trois magnifiques enfants, deux chiens, un chat, trois cochons d'Inde et que tout ce beau monde vit dans une très belle maison de banlieue dans les Hauts de Seine. La seule véritable chose qui la fait trembler, c'est le métier qu'il a choisi il y a de cela maintenant quinze ans. Mais elle aurait beau le supplier d'arrêter, il n'en ferait rien, car ce n'est pas qu'une vocation, c'est une religion. Pour chaque enquête, pour chaque crime auquel il est confronté, il met toute son énergie et toutes les ressources qu'il a en sa possession pour les résoudre au plus vite. Il ne peut pas supporter de savoir qu'un voleur ou un criminel puisse se balader en toute impunité dans les rues, prêt à recommencer ses méfaits. Et c'est exactement dans cet état d'esprit qu'il entre sous le porche de l'immeuble.

— Alors qu'est-ce qu'on a ?

— Une jeune femme entre vingt et trente ans, probablement tuée à l'arme blanche, avec plusieurs plaies dans le cou. Pour le moment, je n'en sais pas beaucoup plus, la médecin légiste est sur les lieux et tu sais comment elle est ! Elle ne veut personne autour d'elle tant qu'elle n'a pas fini les premières

constatations.

— Tu sais au moins son nom et qui l’a découverte, quand même ?

— Bah en fait, j’aurais bien aimé te donner ces infos immédiatement, mais lorsqu’on a reçu le message par radio, Carmen était là. Elle venait de nous ramener un vieux dossier et du coup elle est partie avec nous et, arrivés sur les lieux, elle nous a empêchés de nous approcher de la victime. Sinon, ne pense pas que tu sois le seul à savoir faire ton boulot le mieux du monde. Bien sûr que j’ai d’autres infos à te donner. Donc, pour le moment, je ne peux pas te donner l’identité de notre morte, ni son âge. Mais je peux au moins te dire qu’elle habite l’immeuble où nous sommes et que son appart se trouve au troisième. C’est un voisin qui l’a reconnu qui nous a donné le renseignement. Je t’attendais avec impatience pour savoir si on devait défoncer la porte à coups de masse ou attendre la paperasse pour une perquise. Ensuite, la victime a été découverte par une passante alertée par les pleurs d’un enfant. Alors qu’elle passait devant l’immeuble, elle s’est aperçue qu’une poussette bloquait la fermeture de la porte et qu’un petit garçon en pleurs y était attaché depuis un bon moment vu son envie de s’arracher de l’engin à roulette. Elle a d’abord appelé dans le hall en poussant un peu la porte et comme de bien entendu, personne ne lui a répondu, elle a décidé de rentrer dans l’immeuble. Et c’est là qu’elle a vu la jeune femme au sol baignant dans son sang. Elle était encore en vie quand elle l’a aperçue, elle a voulu lui prodiguer les premiers soins, mais malheureusement au bout de même pas une minute la victime est morte.

— Ça m’énerve que tu l’appelles la victime, elle avait un prénom et un nom cette pauvre fille. Et on est quasiment sûr que l’enfant dans la poussette est le sien.

— Était ! Maintenant qu’elle est morte.

— Oui ! Si tu veux. Ton côté pragmatique a parfois le don de m’agacer. Tu vas me faire le plaisir de trouver deux gars compétents dans tous ceux qui sont dehors et vous allez entrer dans l’appart. Je veux tout savoir sur la morte, son prénom, son nom, son âge, son métier et surtout, tu me trouves le nom et le numéro de téléphone du père du petit. On ne va pas pouvoir le garder au commissariat. Je veux ces infos dans moins de trente minutes. D’ailleurs ! Il est où le petit en ce moment ?

— On l’a laissé en compagnie de notre témoin, ils se réconfortent

mutuellement si je puis dire. Et sans vouloir pinailler, je te ferais seulement remarquer que toi aussi, tu as dit « la victime ».

— Oh que si ! Tu pinailles ! Et si tu ne veux pas que je m'énerve, trouve-moi au plus vite les informations que je t'ai demandées. Ton temps vient de réduire de moitié, il te reste un quart d'heure...

Le commissaire Siblas regarde un fin sourire dessiné sur les lèvres son adjoint Garzetti, Franck de son prénom, partir de son pas bonhomme. Il a beau le houspiller pratiquement tout le temps, il fait partir des collègues qu'il apprécie le plus. Physiquement, ils sont tout le contraire l'un de l'autre. Garzetti est de petite taille et quelque peu trapu, il a le visage marqué par le tabac et un nombre incalculable de nuits d'insomnie. Il porte toujours une barbe d'au moins une semaine et malgré ses yeux aux paupières tombantes, il a le regard vif. Comme lui, il a trois enfants et une compagne aimante qui est d'ailleurs très amie avec Muriel. Si tous les opposent au niveau physique, au travail, ils sont très complémentaires. Il y a une confiance entre eux qui n'a jamais été remise en question et, c'est grâce à cela que leur binôme marche bien. Il ne changerait pas d'adjoint pour rien au monde. Maintenant que Garzetti a disparu de son champ visuel, il se retourne vers la scène de crime et avance d'un pas décidé vers la médecin légiste.

— Bonsoir Carmen ! Alors qu'est-ce que l'on a ?

— Bonsoir Philippe ! Une jeune femme entre vingt-deux et vingt-cinq ans avec plusieurs plaies au niveau de la gorge. Pour le moment, je ne peux pas te dire avec quoi, elles ont été faites, mais ce sont ces mêmes plaies qui ont engendré sa mort. Celle-ci a dû être brutale, mais en même temps rapide. La carotide a été touchée à plusieurs reprises ce qui fait qu'elle s'est vidée de son sang très rapidement. D'après mes premières constatations, elle a été attaquée par-derrière et n'a pas dû avoir le temps de réagir, ni même se rendre compte de ce qui lui arrivait. Par contre, son fils de deux ans, lui, a certainement tout vu s'en comprendre la scène qui se déroulait sous ses yeux. Et si je ne m'abuse, c'est votre seul témoin. Autant dire que vous allez bien galérer sur cette affaire. Tiens voilà son sac à main, tu y trouveras peut-être des infos intéressantes.

Le commissaire Philippe Siblas récupère le sac et commence à fouiller dedans, à la recherche des papiers d'identité de la victime. Elle s'appelait Angeline Plantier, elle avait vingt-quatre ans et était originaire de la région normande.

Dans son portefeuille, il trouve une photo de son petit garçon avec une inscription au dos « 3 décembre 2018 Harry à deux ans ». Le compartiment des billets contient plus de cent soixante-quinze euros en liquide et, toutes les cartes de paiement et crédit semblent être présentes. Un simple coup d'œil sur la jeune morte et il constate qu'elle a encore des bijoux sur elle, ce qui élimine tout de suite le crime pour vol. Philippe se dit que si jamais il s'agit d'un meurtre gratuit perpétré par un malade, ça va être coton pour le retrouver. Il déteste les énigmes un peu trop compliquées. Généralement les enquêtes sur lesquelles il travaille, lui et son équipe, sont souvent bouclées rapidement. Son commissariat fait partie de ceux qui ont un taux de réussite assez élevé dans la capitale et il voudrait bien que cela dure. En farfouillant au fond du sac, il trouve un trousseau de clefs, sûrement celui de l'appartement et sans plus attendre, il se dirige vers l'ascenseur.

— Hep ! Tu pourrais au moins me dire « au revoir ». Si tu la joues perso, tu pourras attendre la « Saint-Glinglin » pour avoir ton rapport d'autopsie...

Philippe se retourne avec un air gêné, en présence de Carmen, il a toujours eu du mal à être à l'aise. C'est sûrement dû à la liaison éclair qu'ils ont eue ensemble il y a de cela des années. Ça n'a duré en tout et pour tout, que trois semaines, mais ces dernières avaient été d'une intensité immense. Il s'en est toujours voulu et, même si son épouse ne l'a jamais su, il ressent encore de la culpabilité dès qu'il est en présence du médecin légiste. Il la regarde le visage baissé et ne peut s'empêcher de la trouver resplendissante. En s'approchant d'elle, il y a quelques minutes, il avait fait de son mieux pour ne pas la regarder, mais là. Malgré sa blouse blanche entrouverte et les gants en latex, elle reste toujours aussi coquette et attirante. Elle est habillée d'une minijupe en cuir marron clair, d'un chemisier blanc en dentelle anglaise décolleté juste ce qu'il faut et de bottines beiges à hauts talons. Elle a toujours mis des talons hauts pour compenser sa petite taille, sans pour autant être complexée par cette dernière. Son visage encadré par son habituelle masse de cheveux bruns bouclés naturellement, garde son côté mutin. Ses grands yeux bleus ce soir, ont l'air un peu plus fatigués que d'habitude. Mais le sourire qui se dessine sur ses lèvres pulpeuses efface immédiatement toute trace d'épuisement. Elle a beau avoir plus de quarante ans, on lui en donnerait presque dix de moins. En s'approchant un peu plus d'elle, il en profite pour sentir le parfum qu'elle dégage. Quoi qu'il puisse faire, il la trouvera toujours enivrante, mais il sait aussi que leur histoire n'avait été qu'une passade pour tous les deux. À un moment, précis de leur vie,



ils avaient eu besoin de réconfort et ils s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre en sachant très bien que cela ne mènerait à rien.

— Je ne suis pas encore parti ! Je vais monter voir dans l'appartement de notre victime ce que je peux apprendre de nouveau et je redescends.

— Peut-être, mais pour l'instant moi, j'ai fini mon boulot et je ne compte pas passer ma soirée auprès de cette pauvre jeune fille. Donc, je te laisse et je te recontacte demain dans la journée pour te dire ce que l'autopsie aura révélé.

— Ah bon tu ne t'y attaques pas dès ce soir ? D'habitude, tu ne laisses presque pas le temps au cadavre de se refroidir que tu bosses dessus.

— C'est souvent le cas, mais ce soir je suis de sortie avec des copines. Ça fait des semaines que la soirée est programmée et, il n'est pas question que je me décommande à la dernière minute. Devant le regard interloqué de son ex-amant éclair, elle se sent obligée d'en rajouter. Ne t'imagines pas que c'est un rendez-vous coquin avec un mec, j'ai tiré un trait sur eux depuis pas mal de temps déjà. Par contre, c'est bien une soirée coquine entre filles, on a fait appel à une représentante en sexe toys. Et donc, nous allons découvrir tout ce qu'elle peut nous proposer autour d'un agréable apéro dînatoire.

— Et bien bonne soirée et amusez-vous bien si je puis dire. Moi, je m'en retourne à des tâches beaucoup moins agréables.

Arrivé au troisième étage, Philippe retrouve Garzetti qui est sur le point de défoncer la porte du logement avec l'aide de deux collègues et les stoppe juste à temps. Ensemble, ils entrent dans l'appartement avec précaution, car ils savent qu'on n'est jamais à l'abri de mauvaise surprise. Bien sûr, ils ne s'attendent pas à trouver l'assassin sur les lieux, mais un chien furax ou un chat stressé n'est pas impossible. Apparemment, aucun animal ne surgit, ils avancent donc un peu plus dans les pièces. L'appartement est petit et ils en ont vite fait le tour, il est constitué d'une minuscule cuisine, d'une chambre qui semble être celle du petit garçon et d'une salle à manger/salon qui fait aussi office de chambre pour sa mère le soir. Déduction facile à faire puisque le canapé convertible est resté ouvert au beau milieu de la pièce. La salle de bains et les toilettes regroupées ne mesurent pas plus de quatre mètres carrés. Philippe ne peut s'empêcher de penser que malgré la petitesse du logement, le loyer lui, doit coûter une fortune. Il envoie ses deux collègues flics, inspecter la cuisine et la salle de bains, Garzetti a pour mission de fouiller la chambre du petit Harry et lui se garde la

pièce dite principale. Sur l'unique meuble qui fait office de buffet et de bar pour manger, il trouve une photo de la prénommée Angeline. Elle était vraiment mignonne avec ses cheveux châtain foncé, ses yeux marron clair et son sourire franc. Sur la photo, elle semble très heureuse et il devine facilement pourquoi. Le cadre étant trop petit, la photo a été pliée en deux, mais sur le côté droit, on devine sa main en train d'en tenir une autre beaucoup plus petite, sûrement celle de son fils. En ouvrant les tiroirs, il découvre une masse énorme de magazines immobiliers et d'autres de décoration intérieure. Il a tôt fait d'en déduire que la jeune femme avait un travail en rapport avec l'immobilier, la vente ou quelque chose comme ça. De toute façon, il en saurait plus demain matin après le débriefing de chacun. Pour l'heure, il fait les premières constatations et après, il rentrera chez lui. Il a promis à son fils aîné Léo, de l'aider à monter son vaisseau spatial tout en Lego. D'ailleurs, il se fait la réflexion que dans deux mois, c'est l'anniversaire de leur fille Inès et, là, c'est le château de princesse qu'il devra monter. Moins drôle... En s'approchant du meuble télé, il aperçoit un téléphone fixe avec la lumière du répondeur clignotante, ce qui signifie qu'il y a des messages. En temps normal, il attendrait que ce soient ses collègues qui s'en occupent, mais là à cause du petit Harry, il appuie sur la touche « lecture ». On ne sait jamais, il peut s'agir d'un message de son père ou d'un de ses grands-parents. Et effectivement, dès le premier message, Philippe sait qu'il s'agit du père. Mardi 19 mars : 14 h 15 « Angie ! » C'est Fred. J'aimerais que l'on se voie pour parler d'Harry. Rappelle-moi au plus vite. Bises. Mardi 19 mars : 15 h 30 « Angie ! » C'est toujours Fred. Tu ne réponds pas à ton portable, ni à ton fixe. J'espère que tu ne me filtres pas. Il faut vraiment qu'on se voie pour parler d'Harry. Tiens-moi au courant. Mardi 19 mars : 16 h 20 « Angeline ! C'est toujours moi ! Il va bien falloir à un moment donné ou un autre que l'on se voit pour discuter de l'avenir d'Harry. S'il te plaît, rappelle-moi ». Mardi 19 mars : 18 h 03 « Angeline, s'il te plaît ! Décroche ! Ça devient complètement ridicule. Il s'agit de notre fils quand même. Ça serait vraiment bien que l'on s'entende. Harry a besoin d'un père. Allez décroche ! Ne m'oblige pas à venir sonner en bas de chez toi. » Mardi 19 mars : 19 h 17, « Bon ça suffit maintenant ! Tu vas me faire le plaisir de décrocher ton putain de téléphone et répondre à ma demande. Je te préviens, si jamais tu ne réponds pas, je vais te foutre la justice au cul. Et on verra bien ce qui sera fait pour mon fils. » Les messages se succèdent de plus en plus virulents jusqu'au dernier qui est plus qu'explicite. Mercredi 20 mars : 11 h 21 « Écoute petite conne ! Je n'ai pas dormi de la nuit, j'ai bien réfléchi. Je n'ai pas l'intention de te laisser faire ce que tu veux sans